

BIENVENUE À HÉNIN-BEAUMONT



Une pièce documentaire écrite
par Claire Audhuy et les élèves de 3^{ème}
du collège Gérard Philippe d'Hénin-Beaumont.

« Fais-toi ta propre idée en rencontrant des migrants »

Quand Véronique Attagnant m'a invitée dans sa classe du collège Gérard Philipe à rencontrer ses élèves allophones, j'ai été très intriguée. En effet, avant même que je n'arrive à Hénin-Beaumont, j'avais déjà entendu parler de la charte « Ma commune sans migrants » qui avait été écrite et adoptée par la municipalité frontiste en octobre 2016. Ses élèves avaient entre 12 et 20 ans et suivaient tous le même cours de français à Hénin-Beaumont même : ils venaient d'arriver il y a quelques mois en France. Parmi eux certains étaient migrants, d'autres étaient des réfugiés du Tchad, d'Angola ou d'Afghanistan.

Quand j'ai évoqué dans la classe cette charte, personne n'en avait jamais entendu parler. Je leur ai alors demandé si certains d'entre eux connaissaient des migrants.

Aucun ne s'est senti concerné et chacun s'est retourné vers son voisin avec un mouvement de menton.

Siyana a dit : « je ne suis pas migrante, moi, parce que j'aime mon pays et je ne suis ici que temporairement. Je rentrerai bientôt chez moi. »

Ainsi donc, personne ne connaissait aucun migrant. Jamais vu.

J'ai alors dû les désigner chacun du doigt pour leur montrer que toute la classe était composée de migrants. Ils semblaient très surpris. C'était comme une nouvelle identité qu'on leur attribuait.

Omar a dit : « Alors je suis migrant et j'habite dans une commune sans migrants ? »

Il a fallu ensuite expliquer la distinction entre réfugié et migrant : entre celui qui quitte son pays pour sauver sa vie et celui qui migre pour des raisons diverses (familiales, économiques...).

Elisa a dit : « Alors moi je suis réfugiante. Ça veut dire que j'ai quitté mon pays pour me cacher ici, car c'était dangereux. »

Ils essayaient, chacun à leur manière, de dompter cette nouvelle réalité qui leur avait échappé.

Je leur ai alors proposé de retracer leur parcours à travers un questionnaire d'une trentaine de questions. Chacun répondait aux questions qu'il voulait :

« ce que j'ai emporté avec moi / ce que j'ai dû laisser derrière moi / ce que j'aime bien en France / mon tout premier souvenir ici / une odeur de chez moi / ce qui me fait peur / ce qui me différencie des autres élèves du collège / ce que je partage avec les autres élèves / ma devise... »

À partir de leurs réponses, j'ai écrit des textes pour chacun d'entre eux.

Puis nous avons réparti les témoignages : chacun devenait dépositaire de l'histoire de son voisin et prêtait sa voix pour la raconter.

Ensuite, nous avons entamé la seconde étape du travail qui était celle de la rencontre avec des élèves français du même établissement. Je suis d'abord allée seule dans la classe de 3^{ème} et j'ai commencé par évoquer la situation actuelle des migrants. J'ai interrogé les élèves sur ce qu'ils entendaient à ce sujet autour d'eux.

Les préjugés fusaient et s'entassaient.

Je leur ai ensuite proposé de se faire leur propre idée en rencontrant eux-mêmes des migrants. J'ai senti un frisson parcourir la salle. Certains élèves semblaient inquiets et tendus. J'avais invité les élèves français à s'installer face à une chaise vide qui serait réservée à leur camarade de la classe allophone. Entre eux, j'avais installé - avec la complicité d'Isabelle Froment et d'Isabelle Venant - tout le nécessaire pour peindre. Les élèves étaient invités à réaliser le portrait de leur camarade.

Dès les premiers instants de cet échange, j'ai entendu des éclats de rire, j'ai vu naître des sourires, j'ai aperçu des échanges de pinceaux et de couleurs.

En une poignée de secondes, la peur s'était envolée. Et les idées reçues aussi.

J'ai ensuite proposé aux élèves de 3^{ème} de partager cette expérience en les répartissant en trois groupes d'écriture :

« avant la rencontre / pendant la rencontre / après la rencontre ».

Ce sont ces textes que l'on découvre au fil de ces trois Actes où l'on apprend que, au départ, certains étaient stressés « à 5/10 », puis que durant l'échange ils ont « beaucoup rigolé » et qu'enfin certains pourraient bien « devenir mon ami ».

Quelques instants ont suffi à détruire les préjugés.

Alors à quoi tient vraiment l'intolérance ?

Claire Audhuy, auteur en résidence.

Acte I : Les sauvages et moi

Ce que je pense d'eux ? Les migrants ? Les réfugiés ?
Je pense qu'ils viennent en France pour notre richesse.
Je pense qu'ils sont très nombreux.
Je pense qu'ils viennent pour nous faire du mal.
Je pense qu'ils sont méchants.
Je pense qu'ils veulent envahir la France.

J'entends parler des migrants : ils seraient des personnes sales.
Tout le monde les considère comme des animaux.
Les Français croient qu'ils nous veulent du mal.
On parle des migrants comme de personnes à ne pas côtoyer.
La politique se sert d'eux pour gagner des voix.
Les journalistes se servent d'eux pour faire la une des médias.
J'entends parler d'eux comme de gens très dangereux pour la France.

Avant
à la télé, à la radio, dans la rue,
j'entendais beaucoup de mal,
de colère, sur les migrants ou sur les réfugiés.
Ils ne sont pourtant pas des animaux, ce sont des humains.
Comme nous Français !
Ils sont juste ici pour fuir leur pays qui est en guerre,
pour trouver une vie meilleure.
Mettez-vous à leur place :
est-ce plaisant de voir votre pays détruit ?
Ou de voir votre famille tout perdre ?
De vous sauver de votre pays ?
D'être malheureusement mal accueillis
dans des conditions que vous n'aimeriez pas vivre ?
De voir les préjugés de la personne que vous avez face à vous ?
Pour moi c'est du passé, car j'ai découvert en eux
des personnes formidables.

Quand j'ai su qu'on allait rencontrer des migrants,
c'est vrai que j'étais un peu stressée.
Rencontrer des personnes qu'on ne connaît pas, c'est pas évident.
Surtout avec tout ce que j'entends à la télé ...
Qu'ils étaient dangereux, agressifs, méchants.
Et qu'ils n'étaient pas comme nous.
Comment voulez-vous ne pas être inquiet
à l'idée de rencontrer des personnes comme ça ?
La vérité c'est qu'on nous fait peur,
et on appréhende de les rencontrer.
On a peur qu'ils nous parlent mal et qu'ils ne nous aiment pas.
Mais au final ce n'était pas le cas.
Nous on a peur, mais eux ?
Ne croyez-vous pas qu'ils ont peur ?
Peur de vivre dans un pays qui n'est pas le leur,
peur de vivre auprès de gens qui les regardent de haut
et qui veulent les renvoyer chez eux.

Aux infos quand on parle des migrants, ou des réfugiés,
les journalistes présentent ces gens comme des voleurs,
ou alors comme des gens agressifs.
Ils mettent tous les migrants dans le même « sac » !
Certains journalistes
et certains politiciens qui veulent gagner des voix facilement
nous font peur comme ça !
Bien sûr, comme nous Français, il y a des cons partout !!!

Avant de rencontrer les migrants,
j'étais stressée à cause des idées reçues que nous donne la télé.
Mais j'avais hâte
de faire leur connaissance,
d'échanger avec eux.
Je pensais qu'ils étaient des voleurs,
qu'ils étaient agressifs,
qu'ils n'allaient pas nous aimer,
ou qu'ils étaient des personnes mal élevées.
Pourtant, ils avaient l'air normaux.
Ils étaient normaux !
Ils étaient comme nous.
On ne devrait pas faire de différences.
Ne tombons pas dans le piège du rejet, de la méfiance.
En créant cette pièce, on avance ensemble
et on vous montre un autre visage d'Hénin-Beaumont.

ACTE II : Ma commune avec migrants

J'ai rencontré un migrant :
Il s'appelle Omar, il a 13 ans.
Puis nous avons discuté.
J'ai appris qu'il venait d'Italie, et je le trouve gentil.
J'ai dû peindre son portrait, j'espère qu'il en a été satisfait.
Il m'a dit qu'il jouait au football.
Puis je lui ai raconté ce que moi j'aimais comme loisirs.
C'était amusant et intéressant.
J'espère qu'Omar a passé un bon moment.
Maintenant, je peux avoir un avis objectif sur les migrants et les réfugiés.
Comme quoi, certains politiciens se trompent sur les migrants.
Il faut aider les migrants car ils sont comme nous.

Quand ils étaient avec nous,
on a parlé beaucoup
avant de faire leur portrait.
Manon et moi nous sommes très bien entendues avec Lahcen,
notre modèle.
Nous avons beaucoup rigolé
en faisant son portrait.
C'était très amusant.
Quand j'ai voulu reproduire sa couleur de peau,
la couleur n'était jamais la bonne et je m'énervais.

Avant la rencontre avec les migrants,
j'avais peur de n'avoir rien en commun avec eux
et que la discussion soit vide.
Je stressais, non pas parce que ce sont des migrants
mais parce que c'étaient des inconnus.
Je ne connaissais rien d'eux :
ni leurs histoires,
ni leurs goûts.
Je n'avais aucun préjugé sur eux
parce que je regarde peu la télévision,
j'avais pour habitude de tourner le Front National en dérision avec ma famille.
Mais j'avais peur qu'ils aient un mauvais comportement.
Mais bon, j'ai mis tout ça de côté
et je les ai vus comme des collégiens.

Le résultat fut bien au-dessus de mes attentes.
Le migrant avec qui je discutais,
Ibrahim,
avait en fait les mêmes goûts que moi :
par exemple le film « V pour Vendetta ».
J'avais donc raison,
il était comme moi,
ou plutôt comme nous,
un collégien avec son parcours et ses goûts.
J'en ai fait la conclusion suivante :
Pourquoi les chasser, alors qu'ils ne sont pas différents de nous ?

Au départ j'avais peur, j'étais stressée.
Mais lorsque je les ai rencontrés,
Je me sentais plus détendue,
et nous nous sommes bien entendus.

J'ai peint le portrait de Saifallah
qui a été vraiment sympa.
Il a quinze ans et vient d'Afghanistan.
Mais il n'est pas différent.

La bonne entente n'a pas tardé.
Nous avons bien rigolé.
Après tout, il est comme moi,
un adolescent dans tous les cas.

Certains politiciens nous ont menti
car les migrants sont très gentils.
Mais si je ne les avais pas rencontrés,
j'aurais cru ces mensonges inventés.

Soyons francs !
Quand on m'a annoncé que des migrants allaient venir dans notre classe,
certains préjugés sont remontés rapidement dans ma tête.
Ce que racontent certains politiciens,
ou encore certaines chaînes de télévision,
comme quoi les migrants étaient dangereux, pas sociables.
Certaines images de la jungle de Calais me sont revenues.
À cela s'ajoutent les paroles que j'entends tous les jours :
« Ils devraient rester dans leurs pays » ou encore
« Virons-les de chez nous ! »

Je vous avoue que j'avais peur de ne pas trouver de sujet de conversation
ou que la personne qui serait avec moi ne soit pas à l'aise.
Ouvrons maintenant une petite parenthèse :
la peur que j'avais a disparu aussitôt que j'ai parlé à Madalena.
Elle est gentille, drôle et souriante.
Revenons maintenant à notre sujet.
J'appréhendais vraiment le moment où j'allais les rencontrer.
Mais en y repensant,
ceux qui devaient avoir le plus peur,
ce sont eux.
La plupart sont jeunes,
et sont arrivés dans une ville qui les rejette.
Alors oui, nous avons peur,
mais en comparaison,
leur peur est bien plus grande et plus justifiée.

Pendant ma rencontre avec Abbas,
au début j'avais de l'appréhension envers les migrants.
Mais au fur et à mesure, il y a un feeling qui est passé.
J'ai commencé à lui parler et le dessiner.
J'ai fait sa connaissance, et j'ai appris qu'il venait d'Inde.
Il a 19 ans.
J'ai bien rigolé avec lui, quand il a critiqué mon portrait :
il disait que je lui faisais des oreilles de canard.
Il prenait mon crayon pour rectifier le portrait.
Il me mettait même de la peinture sur les ongles.
Il est devenu mon ami.

Quand ils étaient là,
j'ai tout de suite essayé d'échanger avec eux.
Au début, timidement...
Au bout de quelques minutes en leur compagnie,
c'était comme si on se connaissait déjà.
On rigolait, on se parlait sans timidité.
Je me suis très bien entendue avec Abbas qui vient d'Inde.
C'est le garçon que je devais dessiner.
Avec les autres élèves, j'ai discuté et rigolé aussi !
Quand midi arriva,
je n'avais pas vu le temps passer.
J'aurais voulu que ça dure plus longtemps.
C'était bien !
On a eu la chance de faire connaissance avec ces nouvelles personnes.

Avant, autant dans la rue qu'à la télévision,
j'entendais du mal des migrants et des réfugiés.
J'entendais dire « pourquoi ne restent-ils pas dans leur pays ? »,
« Les migrants sont méchants »,
« Ils profitent du système »
C'est totalement faux !
Ce sont des insultes et des mots blessants...
Je trouve ça honteux car ce sont des humains comme les autres.
Ils viennent juste d'un autre pays.
Si vous étiez à leur place, que feriez-vous ?
Pour certains, ils ont un passé difficile :
leurs pays était, ou est encore, en guerre.
Quant aux autres, ils sont partis pour des raisons économiques.
Ils veulent une vie meilleure !
Nous pourrions la leur offrir.
Mais la politique et les préjugés nous en empêchent !
Vous ne savez rien d'eux. Il faut leur parler.
Moi j'ai envie de vous dire :
avant de juger les autres, regardez-vous,
et demandez-vous, « pourquoi sont-ils ici ? »
Parlez-leur, n'ayez pas peur,
ils ne vont pas vous manger !

MAHAMOUT



Je pêchais souvent des poissons-chats au Tchad.
C'est un de mes souvenirs préférés.

Je suis arrivé en France en 2015.
J'ai pris avec moi seulement un petit sac.

J'y allais avec des amis.
On pêchait parfois au bord de la rivière ou directement
les deux pieds dans l'eau.

Ce que je n'aime pas ici, c'est le froid.
Par contre, qu'est-ce que j'aime l'école !

Pour venir ici, j'ai dû traverser le Sahara, là il faisait
sacrément chaud.
Et aussi la Libye puis l'Italie et enfin, c'était la France.

Quand on pêchait dans l'eau, on mettait un short.
C'était plus pratique pour attraper les poissons
sans se mouiller.

J'ai voyagé tout seul pour venir en France
et c'était dangereux.
J'ai 15 ans aujourd'hui.

Quand je pêchais un poisson-chat, j'étais très heureux :
ce sont mes préférés !
Après, je les apportais à la maison, et on faisait
un barbecue tous ensemble.

Je n'ai pas dit au revoir en partant,
car personne ne savait que je m'en allais.
Je me suis sauvé de chez moi.

Certains jours, on mangeait même directement
le poisson au bord de l'eau.
On restait là et on cuisait les poissons sur place.

Dans la jungle de Calais, je pensais souvent au Tchad,
à chez moi.
Mais c'est tellement cher d'y aller ;
j'y retournerai plus tard.

Dans la vie, je n'ai peur de rien.
Je voudrais devenir chirurgien et voyager sur la lune.

Maintenant je suis en famille d'accueil ;
je crois bien que j'ai découvert l'amour.

FAHKRUL

J'ai dû laisser derrière moi : ma famille, mon amie,
mes frères et mes sœurs.
Encore aujourd'hui, ils sont au Bangladesh.

Moi je vis à Arras.
Et je travaille : j'ai un CAP en cuisine.

La seule chose qui me manque encore ici,
pour me sentir bien,
c'est un meilleur ami. Je ne l'ai pas encore trouvé.

La première image de la France pour moi,
c'est la Gare du Nord.

Je devais quitter le pays, parce que là-bas, il y a avait
Momime Yephi,
un garçon terroriste qui me faisait très peur.

Maintenant je suis un étranger ici.
Alors, quand les gens me regardent bizarrement,
je les ignore.

J'ai envie de leur dire : on est tous des humains !
Moi aussi j'ai deux mains, un cerveau et un cœur.
D'ailleurs, j'adore les utiliser pour cuisiner,
surtout le riz et le poisson !

Quand je mets des épices par-dessus le poisson,
et si je ferme les yeux,
je pourrais me croire à Dacca.
Je voyage dans ma tête grâce aux saveurs.

KRISTJAN



J'ai pris la voiture avec des gens que je ne connais pas. J'avais juste sur moi un passeport et quelques vêtements. On a quitté l'Albanie ensemble et on est arrivé en France : c'est la seule chose que je sais de ces gens avec qui je suis parti.

J'aime particulièrement le printemps en France, et aussi la liberté, l'égalité et la fraternité. Ce sont de belles choses, qui existent ici.

J'ai appris à être patient : tout comme il faut qu'il y ait des hivers pour qu'il y ait des printemps, j'ai dû attendre avant de parler français et de pouvoir passer mon CAP.

Quand je suis arrivé à Calais, j'étais à nouveau tout seul. Les gens, ils me regardaient bizarrement quand je parlais au téléphone en albanais.
« Pourquoi tu me regardes comme ça ? »

Le dernier jour, avant de monter dans cette voiture, j'étais avec ma famille et mes amis et puis je suis monté à l'arrière et ils ont disparu derrière moi.

Maintenant, je parle une nouvelle langue mais je n'ai pas oublié l'albanais !

Je vais ouvrir un restaurant et retourner vivre en Albanie. Je vais y fonder un restaurant et une famille aussi. Et mes enfants, ils m'aideront à accueillir les clients.

ABIR



La Tour iffele,
c'est ça qui me plaît le plus en France.
J'espère y monter tout how.
Et aussi, vivre avec ma mère ; ça j'adore.

La chose que j'aime le plus au monde entier,
c'est le parfum de ma maman.
Je vous ai dit que j'adorais maman ?

Et elle cuisine drôlement bien,
surtout le couscous et les gâteaux de l'Aid.

J'espère que ma famille, elle sera toujours là pour moi.
Ils m'ont tous accompagnée à l'aéroport,
le 10 octobre 2016, quand j'ai pris l'avion pour Paris.
Maintenant, je les regarde en photo.
C'est un peu comme s'ils étaient là, avec moi.

Je suis triste d'avoir dû laisser mon lit
mais maintenant j'en ai un nouveau
et aussi de nouvelles copines
et une nouvelle école.

Comme c'est un peu difficile de changer la langue
et le pays,
j'ai compris que je serai vraiment intégrée quand
j'aurai fini l'école.

SIYANA



J'ai pu partir avec mon chien,
quelle joie de l'avoir avec moi ici.
Par contre j'ai pas pu emmener mes hamsters ;
ils sont restés en Bulgarie eux.
Bon, et sinon, je suis aussi venue avec mon frère
et mes parents.

On a fait un super long voyage :
Bulgarie, Serbie, Hongrie, Slovaquie, Autriche,
Allemagne, Belgique et France.

Ce que j'adore dans la vie, c'est le shopping
et les grands magasins.
Il faudrait que j'aille vivre dans une grande ville,
comme ça j'aurai toujours toutes les boutiques
à portée de main.
J'adorerais rester dans un magasin jusque 3 heures
du matin, avec mes copines et après encore faire
la fête.

Je prie le soir...
je prie pour que :
demain tous les profs soient absents
et que mes amis et moi on aille au Mac Do
et au cinéma.
Le truc le plus génial, ce serait que pile ce jour-là,
ce soit les soldes !
Le rêve !

Mon père m'a dit comme ça :
« Ma fille, ma fille, si tu n'as pas 15 ou 16
de moyenne,
tu n'iras pas en Bulgarie pendant les grandes
vacances. »
Je m'accroche, j'essaye, mais je n'ai que 14
pour l'instant.

En tout cas, moi je me laisse pas abattre.
Et quand quelqu'un me traite comme une étrangère,
je lui dis :
« Quoi, qu'est-ce que tu veux ? »

ELISA



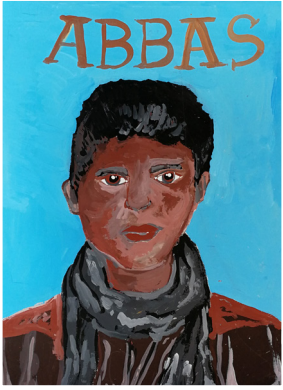
C'est fou,
ici, il y a des saisons.
On appelle ça l'hiver quand il fait froid
et l'été quand il fait chaud.
Chez moi, en Angola, c'est tous les jours soleil
et ciel bleu.
On va à l'école en tongs
mais par contre, on mange jamais de pizzas,
dommage !

Mon tout dernier souvenir de chez moi, je n'ai pas
envie d'en parler.
Je préfère me souvenir de quand j'étais chez moi,
à la maison et que je jouais avec mes amis.
Les souvenirs, heureusement, c'est gratuit,
donc je fais souvent le voyage dans ma tête.
En vrai, aller en Afrique, c'est bien trop cher,
on n'a pas les moyens.

Ce qui me plairait trop,
ce serait de pouvoir manger plein de bonbons,
des tonnes de bonbons
et de ne pas avoir de caries.
Et aussi que les femmes elles puissent accoucher
sans douleur.
Et, et, et, aussi de pouvoir monter sur un lion
et qu'il ne me morde même pas.

Ce que je ne comprends pas c'est pourquoi on se
moque des gens différents ;
je veux dire on a tous de l'amour en nous,
pourquoi chercher à se détester et à créer des murs.
Je pense qu'il faudrait que les personnes t'acceptent
comme tu es.

ABBAS



Je suis venu tout seul ici, depuis le Bangladesh
et je vis désormais tout seul aussi, à Lille.

J'ai 19 ans alors c'est plus simple que pour
les mineurs.

Je m'accroche pour réussir.

Je repasse mes chemises blanches
pour faire le lycée.

Je suis en CAP cuisine.

Ça va me donner un avenir de faire de bonnes
choses à manger pour les gens.

Peut-être même qu'un jour on dira :

Regarde, c'est Abbas, le grand chef de Dacca !

J'aimerais que personne ne soit plus jamais mort
sous la terre,
mais je crois que ça poserait des soucis
d'organisation.

OMAR



J'habite à Hénin-Beaumont
et pourtant je suis migrant.
Normalement ça n'est pas possible d'accueillir des
gens comme moi ici
parce que les gens comme moi doivent sûrement
être dangereux ou fous ou violents ?

Moi c'est plutôt l'inverse vous voyez,
c'est les autres qui me font peur.
Et surtout, en vrai, je ne sais pas si j'ai jamais fait peur
à quelqu'un, moi.

Celle qui me fait vraiment peur, c'est Marine Le Pen.
Je préférerais plutôt changer de programme politique
et mettre la paix éternelle dans le monde.

Moi président,
je propose un monde sans racisme,
sans guerre
et avec plus de libertés.

Bon, pour ça, faut juste que je finisse mes études ;
ça va aller vite parce que je parle de mieux
en mieux français et puis je suis en 5^{ème}.

Mais en vrai, je voudrais plutôt être footballeur.
Donc si quelqu'un d'autre veut bien sauver le monde,
moi je serai son ministre des sports, tiens !

SAIFALLAH



Ça peut sembler bête de dire « j'aime pas la guerre », parce que je connais personne qui aime la guerre. Surtout pas des enfants ou des adolescents comme moi.

Mais quand on a connu la guerre,
la vraie,
et qu'on a la possibilité - le luxe ! - de pouvoir dire
qu'on n'aime pas la guerre,
alors il faut le dire, encore et encore :

j'aime pas la guerre, j'aime pas la guerre,
j'aime pas la guerre...
j'en profite maintenant que je suis ici,
enfin en sécurité.

J'ai quitté l'Afghanistan comme on quitte l'enfance.
J'ai laissé derrière moi mes jouets, ma maman, mon
papa, mes cousins
et à la place,
il y a eu la jungle de Calais.

C'est ici que j'ai découvert la peur :
la guerre ne m'a pas suivi ici,
mais elle est toujours
là-bas,
en Afghanistan, où sont mes parents.
J'ai peur de ne pas obtenir mes papiers
et de devoir rentrer.
Je serais heureux de revoir les miens
mais la guerre, je ne veux plus la revoir.

J'ai déjà eu la chance une première fois de ne pas
mourir là-bas,
une seconde fois de ne pas mourir
en traversant les frontières et la mer.
Mais je sais qu'on ne peut pas avoir toujours
de la chance.
À un moment, la chance tourne.
Et ton destin aussi.

Et c'est ici aussi que j'ai découvert l'amour,
pas besoin de papiers pour ça, c'est bien pratique.

LAHCENE



Les bouchons en France, ça me rappelle chez moi.
Au Maroc, il y a toujours un parfum de gasoil
dans les rues.

Ce que j'aime faire, c'est dessiner le monde.
Je veux devenir illustrateur,
pour vivre dans le monde avec mes crayons
et mes couleurs.

J'ai pas peur de la vie, j'ai pas peur de parler,
mais j'ai peur des bagarres.
Alors avec mes dessins, c'est plus facile pour trouver
ma place dans le monde.

J'aime le dessin par-dessus tout parce
que je peux tout représenter,
me construire mon monde,
un monde entre Hénin-Beaumont et Tanger,
où l'on parle français et arabe,
où l'on mange des tajines et de la carbonade,
et où les rues sentent le fuel de la même manière.

MALIKA



J'ai des parents par intermittence.
Un coup c'est maman qui revient d'Algérie
pour s'occuper de moi,
un coup c'est papa.
C'est plus compliqué du coup pour manger un
couscous tous ensemble,
mais bon, c'est comme ça.
Mon frère et ma sœur sont restés à la maison, eux.

Ce qui est compliqué pour moi, c'est que je n'ai pas
de papiers.
Mais un jour, tout ça ça changera,
et je serai policier à Hénin-Beaumont.
Ça devrait marcher
parce qu'on dit de moi que je suis :
gentille, timide et travailleuse.

Je ne fais pas d'histoire, pas de bagarre,
je veux juste réussir à l'école
puis devenir policière :
la première femme policière étrangère
d'Hénin-Beaumont ;
maman serait fière de moi.

MADALENA



C'est blanc
c'est froid
et ça existe pas chez moi en Angola
C'est... ?
C'est la neige !

Je savais même pas que ça pouvait exister un truc pareil :
ça tombe du ciel, c'est léger et beau et mouillé
et tu peux jouer avec comme un fou.
J'en ai de la chance de vivre à Rouvroy pour connaître ça.

Pour le moment, ma sœur et moi on est séparées,
chacune dans une famille d'accueil,
mais c'est du provisoire,
en attendant.

Je la vois tous les jours à l'école,
alors je sais ce qu'elle fait et comment elle va.
Et puis Dieu veille aussi sur elle :
à nous deux, on devrait réussir à garder un œil sur elle.

Je voudrais breveter deux choses,
et après quoi j'en aurai fini :

1. Accoucher sans douleur
2. Manger beaucoup sans grossir

Ensuite, j'aurai apporté ma contribution à l'humanité
et je pourrai aller me reposer au paradis.



MANAL

Mes parents sont arabes
et je viens d'un pays étranger.

J'ai peur de marcher dans le noir.

Face aux autres,
je préfère laisser le silence s'occuper des choses.

Maman elle m'a dit :
« Nous sommes ici pour vivre.
Je voudrais faire goûter à tout le monde ma paëlla,
pour ajouter de la chaleur à nos relations. »

Moi je suis déjà complètement intégrée
parce que j'ai goûté tous les fromages
et j'ai adoré ça
même ceux qui sentent fort.
Alors je pense que ça veut dire
que je suis prête à vivre ici.



IBRAHIM

Vous connaissez Ali Baba ?
Il fait des merveilles.
Il est incroyable.
Je l'a-dore.
Et vous savez où il vit ?
À Hénin-Beaumont !
Et c'est chez lui qu'on mange les meilleurs kebabs
tacos de toute la France.

Je suis plutôt un expert,
parce que chez moi, en Espagne,
je mangeais tout le temps des kebabs avec mes amis.

Si finalement je ne deviens pas juge,
je pourrais toujours me spécialiser dans la dégustation
de tacos
et on m'appellerait « Ibrahim, le maître des kebabs ».

IHSANE



On est huit frères et sœurs
mais je suis venue seule ici avec mon père.
Maintenant on est une famille internationale,
avec certains qui vivent au Maroc
et d'autres qui habitent en France.

Ce qui m'a permis de me sentir bien ici,
dès le premier jour,
c'est ma classe pour primo-arrivant.

Déjà, les profs sont super sympas.
Et ensuite je m'y sens vraiment bien,
à l'aise,
comme chez moi.

Tous les autres élèves de la classe UPEAA
me comprennent.
On se cherche tous de nouvelles racines,
pour quelque temps.
Et on regarde parfois en arrière,
pour jeter un œil sur notre pays.
Mais sinon, le reste du temps,
on essaye plutôt d'avancer droit devant
et d'approprier la langue française.

Acte III : Vivre ensemble

Après les avoir rencontrés, j'ai compris plusieurs choses.
Par exemple, j'ai compris qu'ils étaient comme nous, des ados.
Et que malgré ce qu'ils ont vécu,
ils ont toujours un grand sourire aux lèvres,
et une joie immense.
J'ai compris qu'on avait tous des préjugés
mais on avait tout faux.
Les médias, la presse, les politiciens,
tous ces gens ne nous disent pas toute la vérité.
Alors aujourd'hui, je veux les aider, en faisant cette pièce avec eux
pour raconter leurs histoires.
Je veux que tout le monde comprenne ce que j'ai compris.

Après qu'ils soient partis,
je me suis rendu compte qu'ils n'étaient pas méchants.
Certaines chaînes de télé ou certains politiciens
nous donnent l'impression que les migrants sont des voleurs,
des sauvages qui passent leur temps à brûler des voitures.
Les personnes à la télé racontent n'importe quoi !
Ce sont des personnes qui sont comme nous,
qui ont les mêmes goûts.
Ils sont gentils, marrants
ni désagréables, ni méchants.
Mahamout était très sympathique.
On sait qu'il vient d'Afrique et qu'il a 15 ans.
On n'a pas beaucoup discuté car il était aussi intimidé que nous.
On n'osait pas trop se parler mais... c'est clair que c'est un bon gars.

Après ma rencontre avec Saifallah,
je me suis rendu compte que tout ce que je pensais d'eux était juste :
les migrants sont des personnes comme nous.
Ils ont le droit à la France, car la France est un pays laïc
et elle accepte toutes les religions.

Ce n'est pas parce qu'il changent de pays
qu'ils sont différents de nous :
ce sont des hommes, des femmes, des enfants.
S'ils quittent leur pays, c'est à cause de la guerre.
Ils veulent survivre.

Je me suis rendu compte
que les migrants sont comme nous.
Comme nous, ce sont des adolescents.
C'est pas parce qu'ils changent de pays qu'il faut les maltraiter.
S'ils changent de pays c'est pour des raisons
comme la guerre ou des problèmes d'économie.

À la télé, ou dehors, on essaye de nous laver le cerveau
pour nous donner de mauvaises images d'eux
alors qu'il sont gentils, agréables, polis, amusants, drôles.

Si je les recroise dans la cour
j'irai leur dire bonjour.
Je vais leur parler.

Par contre s'il y a des personnes qui parlent mal d'eux,
je vais mal réagir
car MOI je les ai rencontrés,
et je les apprécie beaucoup.

Après la rencontre, on les voit différemment.
On se fait sa propre image.
On sait qu'il ne faut pas tous les mettre dans le même sac !
Ils ne sont pas tous pareils.
On a vu qu'ils sont gentils, agréables, aimables, polis.
On a même envie de réagir !
De prouver aux autres qu'il ne faut pas se fier à tout ce qu'on dit.
Parce que finalement, ils sont comme nous :
ils ont deux bras, deux jambes.
Le seul truc qui nous différencie,
c'est l'endroit d'où ils viennent.

J'ai moi-même rencontré un migrant :
il s'appelle Mahamout.
On était stressés l'un comme l'autre.
Mais le stress est parti en moins de 5 minutes,
car on a parlé,
on a ri.
On a partagé plein de choses.
C'est pas parce qu'une personne n'a pas la même couleur de peau,
n'a pas le même accent,
ou qu'elle vient d'un autre pays,
qu'il faut la rejeter.
Finalement,
on vient tous de la même planète !
On est tous égaux !

Après la rencontre,
je me suis dit que ces migrants étaient comme nous.
En les regardant ,
je me suis rendu compte qu'ils ne sont pas ceux qu'on croit.
Ils étaient gentils, sympas.
Tout ce qu'on raconte à leur sujet, à la télé, c'est faux !
C'est juste de la propagande.
Il ne faut pas juger les gens sans les connaître.
Ma rencontre avec Ibrahim s'est bien passée.
J'ai fait sa connaissance en lui posant des questions :
« comment tu t'appelles, quel âge as-tu, aimes-tu le foot... »
Lors de notre discussion, j'ai appris à mieux le connaître.
C'est ce qui m'a permis de tisser des liens d'amitié avec lui.
Si je le vois, je lui dirai tout le temps bonjour.
Il pourrait devenir mon ami.

Avec Abbas, Kristjan, Malika, Ibrahim et Manal, Madalena, Elisa, Saifallah, Lahcene, Omar, Mahamout, Abir, Siyana, Ihsane, Alicia, Claire, Doriane, Florine, Hortense, Jonathan, Marie-Anna, Méliana, Raphaël, Rosie, Catherine, Clara, Dounia, Gwendoline, Jessie, Manon, Marine, Perrine, Rodrigue et Sonia.

Relecture : Alice Zymny

Merci à Véronique Attagnant, Isabelle Froment et Isabelle Venant pour leur esprit d'équipe, leur tolérance qui fait des émules et leur dynamisme.

Merci à Rahma Guezzal et Pascal Catteville.



Claire Audhuy est auteur de pièces de théâtre documentaire qui interrogent notre monde et donnent la parole à ceux qu'on n'entend pas : *Dieu, les caravanes et les voitures / Frères ennemis / Les Migrantes / Pas de chips au paradis...*

Claire Audhuy choisit de s'intéresser à des thématiques très actuelles et se penche sur notre société afin de se faire

historienne de notre présent.

Elle est aussi spécialiste du théâtre concentrationnaire. Depuis 2004, elle dirige la compagnie et maison d'édition Rodéo d'âme : www.rodeodame.fr

De janvier à mai 2017, elle est auteur invitée dans le cadre du Contrat Local d'Éducation Artistique mis en place par la DRAC, l'Éducation Nationale et la Communauté d'Agglomération d'Hénin-Carvin. Elle a mené des projets pédagogiques dans les établissements scolaires de l'agglomération.



BIENVENUE À HÉNIN-BEAUMONT

Ce projet a été réalisé dans le cadre du Contrat Local d'Éducation Artistique porté par la Communauté d'Agglomération Hénin-Carvin, en partenariat avec la Direction régionale des affaires culturelles des Hauts-de-France, le Rectorat de l'Académie de Lille et la Direction départementale des services de l'Éducation nationale, le soutien du Conseil Départemental du Pas-de-Calais et du Conseil Régional des Hauts-de-France.

